

Je suis à la fois très honoré et ému de pouvoir écrire ces quelques lignes qui, l'espace d'un instant, me permettront de vous transmettre l'histoire de Jean Ambroise, mon grand-père. Au-delà de l'hommage que je souhaite lui rendre, j'y vois la confirmation de l'engagement qui me lie à lui depuis mon enfance : lutter contre l'oubli. Je n'aurai pas connu ses souffrances, son calvaire, ses peurs, mais il aura su trouver les mots pour, que de l'enfant de 6 ans que j'étais lorsqu'il m'en parlait pour la première fois jusqu'à son décès en 2005, je puisse toujours entretenir sa mémoire aujourd'hui. Le constat est dur : nous nous regroupons autour des derniers survivants de la barbarie nazie alors même que le nationalisme se renforce. Retenons que nous sommes riches des nombreux témoignages laissés par les survivants des camps, que nous sommes riches des liens familiaux, amicaux que nous avons entretenus avec ces personnes, qu'elles aient pu revenir de l'enfer ou non. C'est donc à la fois un hommage et une alerte que je souhaite partager avec vous.

Mon grand-père est né à Morlaix le 1^{er} décembre 1924. C'est le benjamin d'une fratrie de 4 enfants. Il grandit dans un logement aménagé dans les combles de l'ancienne caserne des Jacobins, renommée alors Cité Colbert. Il étudie à l'école primaire installée quelques dizaines de mètres plus loin en remontant la rivière *Jarlot*. Sa mère, Perrine Mallet est lavandière au lavoir du Poan Benn situé juste à côté. Il vit à Morlaix une vie banale jusqu'au déclenchement de la guerre. Il a alors 15 ans lorsqu'il assiste à l'arrivée des Allemands. Comme beaucoup de Français, il choisit la voie de l'attentisme, finissant ses études et exerçant successivement plusieurs emplois jusqu'en 1943. A cette date, le Troisième Reich vient de subir ses premiers grands revers militaires, l'obligeant à passer à la défensive sur des théâtres d'opérations qui ne cessent de se multiplier. Ces bouleversements militaires se répercutent jusque dans les petites villes comme Morlaix. Je prends l'exemple des redoutables attaques aériennes alliées qui s'intensifient dans le but de paralyser l'effort de guerre allemand. Morlaix est bombardée le 29 janvier 1943 par des avions britanniques ciblant le viaduc. Certaines bombes larguées n'atteignent pas leur objectif et tombent sur une école et des habitations. 80 personnes y perdent la vie, dont la moitié sont des enfants. A l'échelle nationale, la Résistance s'organise : le CNR est institué le 27 mai 1943 à Paris, peu de temps après l'adoption par Vichy de la loi impopulaire du STO le 16 février 1943. Les actions de la Résistance tendent à être davantage organisées et coordonnées, même si le nombre d'actes isolés ne cesse de s'accroître, à l'image de l'assassinat de l'Abbé Perrot à Scignac, près de Morlaix, le 12 décembre 1943, accusé d'entretenir des liens étroits avec l'Occupant. L'Occupant se retrouve donc de plus en plus exposé aux attaques annonciatrices d'une Libération prochaine et fait face à l'hostilité de la population dont « la haine des Allemands atteint son paroxysme » selon le sous-préfet de Morlaix en janvier 1944.

S'ouvre alors l'ère de la répression sauvage, arbitraire, aveugle, orchestrée avec l'aide de nationalistes d'extrême-droite français ou se revendiquant séparatistes comme en Bretagne. C'est dans ce contexte que se situe la rafle à l'issue de laquelle mon grand-père vivra près de 17 mois dans l'enfer concentrationnaire nazi.

Dans la nuit du 24 au 25 décembre 1943, un homme lance une grenade depuis la rue Gambetta dans la soldatenheim (Foyer du Soldat) de Morlaix située dans les salons Quiviger rue de Brest. L'explosion blesse 17 soldats allemands. L'affaire est prise en mains par le lieutenant Kruger de la Gestapo de Rennes. La ville est bouclée par des barrages routiers installés pendant la nuit du 25 au 26 décembre 1943. A l'aube, avec une grande nervosité, les Allemands procèdent à l'arrestation de près de 400 hommes âgés de 18 à 35 ans. Mon grand-père est surpris dans son lit par deux SS. Ils le contraignent à le suivre sans lui laisser le temps de s'habiller correctement. Les hommes arrêtés sont rassemblés sur la place Thiers (actuelle place des Otages). Des tunnels et galeries sont aménagés pour l'occasion dans le but de favoriser leur contrôle d'identité, débuté à midi. A l'issue de ces vérifications, un officier procède à la sélection totalement arbitraire de 60 d'entre eux, qui sont retenus comme otages. En voulant saluer sa mère, mon grand-père reçoit une gifle de la part d'un SS, signal parmi tant d'autres de la gravité de l'heure et des vexations à subir. Rangés par 5, c'est au pas de course et sous les coups que les détenus se dirigent vers l'aérodrome de Ploujean, situé à quelques 4 kilomètres de là. Installés dans les hangars, ils prêtent serment de ne pas s'évader, au risque d'envoyer à la mort le docteur Mostini désigné responsable du groupe par les Allemands. Durant leur internement, ils subiront des simulacres d'exécution, face à des mitrailleuses tirant des rafales autour d'eux. Cette période prend fin le 2 janvier 1944. A 16h30, trois camions bâchés les transportent à la gare de Morlaix. Ce déplacement qui se voulait discret n'a pas échappé à l'attention des Morlaisiens qui se regroupent en nombre au départ du convoi. C'est accompagnés par le « *Chant du départ* » que les Otages embarquent dans deux wagons et s'éloignent vers le Frontstalag 122, nouveau nom du camp de Royallieu à Compiègne.

Le train atteint sa destination le 4 janvier. A leur arrivée dans le camp, les Morlaisiens sont dépouillés de leurs affaires précieuses et reçoivent un matricule. Mon grand-père reçoit le numéro 22 708. L'internement à Royallieu dure presque un mois, un mois pendant lequel ils se confrontent aux affres de la vie concentrationnaire : promiscuité, virulence des gardes SS, abattement moral. Pendant ce temps, à Morlaix, les familles et les autorités françaises tentent l'impossible pour obtenir, si ce n'est la libération de certains d'entre eux, au moins des informations quant à leur situation. Séparés un temps en deux groupes, les Otages sont réunis dans le bloc C du camp le 21 janvier. Ils signent une carte préremplie qui informera leurs

proches de leur départ vers une nouvelle destination. C'est à ce moment que le docteur Mostini les délie du serment de Ploujean. Le 22 janvier 1944, le convoi I.172 chargé de 2005 hommes, entassés à 110 par wagons, part de Compiègne en direction de Buchenwald. Fait extraordinaire, un Otage est libéré sur les quais. Ce sont donc 59 Morlaisiens raflés le lendemain de Noël qui partent vers l'Allemagne. Durant le trajet, certains déportés s'évadent d'un wagon. Parmi eux, 5 Morlaisiens. Cette évasion provoque la colère des SS qui, lors d'un arrêt à Trêves, forcent les hommes restants à se déshabiller complètement avant de les répartir dans les autres wagons.

Ce n'est que le matin du 24 janvier 1944, après un horrible trajet de 2 jours et 2 nuits, que le convoi arrive au camp de concentration de Buchenwald. La soif, la faim, l'étouffement, la terreur ont causé des ravages : certains déportés sont morts, d'autres sont devenus fous. Les autres resteront profondément marqués par ces privations et cette déshumanisation. Mon grand-père me racontait que pour lutter contre la soif, chacun léchait à tour de rôle la buée formée sur les parois du wagon. Des quais, les déportés sont conduits vers les bâtiments administratifs du camp, non sans avoir d'abord franchi le portail à la sinistre devise « Jedem das seine » et longé les crématoires. Ils sont alors soumis au « *protocole d'arrivée* », véritable processus de déshumanisation : dépossession des biens, rasage intégral, désinfection, puis distribution de vêtements pris au hasard, attribution d'un matricule. Mon grand-père devient le matricule 42925. La photographie suit le lendemain. Puis, c'est la mise en quarantaine dans le bloc 56 du Petit Camp réputé pour ses conditions de détention abominables. En France, le préfet du Finistère n'apprendra l'arrivée des Otages en Allemagne que le 1^{er} février 1944, rendant toutes les réclamations effectuées jusque-là auprès des autorités d'occupation inutiles. Le 9 février, Guy Pape sera le premier otage morlaisien à mourir en déportation. En ce début d'année 1944, les arrivées de convois sont nombreuses à Buchenwald. Il est donc essentiel pour les SS de répartir leurs détenus. Le 24 février, les Morlaisiens sont séparés. Certains rejoignent le Grand Camp et les kommandos de Buchenwald, d'autres sont dirigés vers d'autres camps. Pour mon grand-père, c'est le départ pour Flossenbürg.

Nouveau camp, nouveau matricule. Il devient le numéro 6954. A peine arrivés, ses camarades et lui-même sont affectés au travail dans les carrières, soumis aux appels interminables dans le froid, condamnés à survivre par tous les moyens, chaque jour, face aux privations et aux violences permanentes. Le 3 mars 1944, 350 déportés sont convoyés vers Hradistko, un kommando de Flossenburg situé au sud de Prague en plein cœur du Reich. Parmi eux, 12 otages morlaisiens dont mon grand-père. Hradistko est à l'origine un village coincé sur une pointe de terre cernée par la Savaza à l'Est et la Vltava à l'Ouest. C'est ici que les Allemands ont décidé de bâtir une école de la Police et du Génie SS. Pour ce faire, ils y ont chassé la

population civile sans ménagement et fait construire ce qui deviendra le kommando par des prisonniers tchèques. L'arrivée dans ce camp se fait après une marche de 8 kilomètres dans la neige depuis la gare de Davle. Un mois après, le 5 avril 1944, les familles des Otages, condamnant l'inefficacité des tractations diplomatiques menées par les autorités françaises, font part de leur indignation au Préfet du Finistère. Elles l'informent également qu'elles ont connaissance du décès de l'un des déportés, sans pouvoir le nommer. A cette date, pourtant 6 d'entre eux sont déjà morts. Certains parents et proches reçoivent des lettres écrites en allemand par les Otages depuis les camps. Cette mesure imposée par les SS peut paraître paradoxale tant la culture du secret était de mise. Mais selon eux, elle était nécessaire pour endiguer les tensions dans les territoires occupés en permettant aux familles de se rassurer quant au sort de leur disparu. Le problème se pose lorsque ce lien de communication est rompu pour certains et non pour d'autres. Des inquiétudes légitimes émergent et deviennent insoutenables. Le débarquement en Normandie et la Libération mettent un terme aux envois de courrier et de colis. Pendant presque un an, plus personne n'aura de nouvelles des Otages.

A Hradistko, les déportés travaillent à l'édification de la base SS, que ce soit à la construction de bâtiments et de canalisations ou au terrassement de voies comme cette route pavée longeant le site de l'ancien camp, qui de nos jours est toujours utilisée. Mon grand-père n'est jamais revenu en détail sur sa détention à Hradistko. Mes questions d'enfant lui permettaient sûrement de pallier sa crainte de trop en dire. Ainsi, lorsque je lui ai naïvement demandé comment il avait fait pour survivre et tenir sans rien connaître de l'issue de son calvaire il me répondit qu'il s'était mis à croire en Dieu. Venant d'une personne agnostique, cette réponse m'avait surpris. Mais il est difficile d'imaginer ne pas se rattacher à une quelconque spiritualité dans ces conditions. Il me parlait de la brutalité des kapos, des heures de travail dans la chaleur de l'été et le froid de l'hiver, de la faim, de la soif, des latrines jusque dans lesquelles il fallait attendre le décompte jusqu'à 3 pour faire ses besoins et partir. Puis, il s'arrêtait sur le mois d'avril 1945. A ce moment, d'un point de vue militaire et industriel, le Reich est aux abois. Mais le nazisme et le fanatisme de ses fidèles serviteurs demeurent intacts. Décidés à édifier un réduit défensif en plein cœur de la Bohême-Moravie, le commandant du kommando de Hradistko ordonne à ses détenus de creuser des fossés antichars et des tranchées à l'Est du camp. Les gardes SS, certainement partis grossir les rangs des unités au front, sont remplacés par des jeunes adolescents fanatisés. Mon grand-père mentionnait la présence de certains gardes parlant français (je ne saurais dire s'il s'agit là de polyglottes ou d'engagés français dans la Waffen-SS ?). La folie meurtrière se déchaîne alors 3 jours durant, les 9, 10 et 11 avril 1945, sur le chemin boisé qu'empruntent les déportés pour aller du camp au site du fossé antichar. Les

gardes en queue de convoi se mettent soudainement à ordonner de se coucher et tirent dans la colonne en marche. Les plus proches sont directement abattus. Les blessés sont mis sur le bas-côté et achevés. Ce scénario se répète à chaque fois. Pour éviter de se retrouver en queue de colonne, les déportés se battent et jouent des coudes à la fin de chaque appel, mais c'est sans compter l'acharnement des kapos à sélectionner eux-mêmes leurs condamnés à mort. Je revois mon grand-père me raconter le simulacre d'exécution de son groupe, rassemblé au fond d'une tranchée et mis en joue par les SS. Il pensait son heure venue. Le bilan de ces 3 jours de barbarie est lourd. Près de 50 déportés sont morts, un mois avant une libération tant espérée. Le kommando est vidé le 26 avril 1945. Loin de constituer la fin de la vie en enfer, cette évacuation sera un abominable calvaire jusqu'à la libération le 8 mai 1945. Les déportés sont chargés dans des wagons qui erreront pendant près de 2 semaines entre Hradistko et Prague, évitant les attaques aériennes alliées et les voies coupées. Il n'y a plus de nourriture et d'eau en quantité suffisante pour survivre. Les SS massacrent à la mitraillette certains camarades d'infortune. Les plus faibles meurent de faim et d'épuisement. L'herbe, les épiluchures, tout ce qui passe sous la main constitue le repas des déportés. Le 8 mai 1945, le train est arrêté. Les portes des wagons s'ouvrent : des partisans tchèques (on parle aussi de russes de Vlassov) libèrent les survivants. Sur les 60 Otages morlaisiens, 5 se sont évadés, 1 a été libéré, 54 ont été déportés dans les camps nazis. Parmi eux 32 sont morts et seulement 22 en sont revenus. Mon grand-père rentre à Morlaix le 25 mai 1945, après 17 mois passés dans les camps nazis. Il renouera avec la vie et s'engagera activement dans les associations des déportés à sa retraite afin de ne pas faire tomber la mémoire de la déportation dans l'oubli.

Acquis à sa cause depuis mon enfance, je tâche aujourd'hui de poursuivre son projet. En 2020, nous commémorerons les 75 ans de la libération des camps. Sur place, les choses ont pu changer. Entre autres, je me suis rendu à Hradistko en 2015. Du camp, il ne subsiste que la maison du commandant et l'infirmerie. Le reste est perdu dans les parcelles d'habitations redécoupées au retour des Tchèques injustement spoliés de leurs terres. Pourtant, ce site reste lourdement chargé des horreurs qui s'y sont produites, grâce à l'entretien de la mémoire des déportés et son intégration dans l'Histoire humaine. Que l'on soit issu des familles de déportés, acteurs locaux (je pense particulièrement à Lucie Hascova et son incroyable travail effectué à Hradistko), érudits, ou simplement sensibilisés, c'est par notre effort collectif que nous poursuivrons la lutte contre l'oubli.

Rennes, le 30 décembre 2019.

Benoit Ambroise